

Laamb et Ladja

Edu Monteiro



Le Sénégal et La Martinique se situent à la même latitude, à 14° de l'hémisphère nord, sur une ligne qui relie l'Afrique aux Caraïbes à travers l'Atlantique. Ce sont également le point de départ et de l'arrivée de la route maritime utilisée pour l'acheminement d'un grand nombre d'esclaves provenant de la côte ouest-africaine en direction de cette petite île des Caraïbes. Cet essai suit cette ligne et présente visuellement deux types de combats : la *Laamb* du Sénégal et la *Ladja* de La Martinique. Deux danses de combat qui, à travers la musique, la transe et l'ancestralité opèrent la traversée, la navigation se faisant à travers une gestuelle de résistance corporelle, jusqu'à débarquer, en traversant les frontières physiques et culturelles entre leurs expressions, dans l'époque contemporaine.

Sur la Martinique, encore aujourd'hui territoire français, la vie porte le fardeau et les traces du temps. La *Ladja* marque du poids de la diaspora la chair des lutteurs, le battement du tambour et la plainte des chants. Dans ce combat dansé afro-caribéen, les vibrations syncopées du tambour et du chant appellent les corps à la transe. Métaphoriquement, la *Ladja* s'apparente au déroulement d'une possible résistance permettant de replonger dans les racines africaines.

Grâce à sa force plastique, ce combat cadencé, unique dans les Caraïbes, apporte de nouvelles configurations mythiques, sans début ni fin, mais circulaires à l'image du terrain de la lutte, rond comme la terre qui plane lentement dans l'espace, pour que ce mouvement que nous appelons le temps guérisse les blessures de l'esclavage. C'est une danse de combat encore marginale, peu connue en dehors de la Martinique. Elle est à peine pratiquée par une centaine de personnes, un nombre somme tout modeste pour secouer les structures sociales, mais une présence suffisamment forte pour maintenir la cadence du combat antico-

lonial. Elle est à la recherche d'un chemin indépendant, mot précieux qui effraie quiconque ne l'a pas encore fait sien, adjectif qui marque le décalage constitutif dans tout rapport de pouvoir. *Ladja*, combat syncopé, tente d'inverser la dysrythmie postcoloniale qui s'obstine à murmurer des mélodies de domination.

La lutte sénégalaise, ou *Laamb* en wolof, est une pratique ancestrale adaptée à notre époque ; elle est mondialement connue et très respectée par la communauté locale. Les principaux combats remplissent des stades entiers et sont diffusés en direct par les chaînes de télévision du pays, certains événements attirent jusqu'à trente mille spectateurs. Elle est également présente dans les rues de la capitale, Dakar, via les panneaux publicitaires des principales compagnies de téléphonie et de cartes de crédit, qui utilisent l'image des plus grands champions. Ces lutteurs gigantesques, dont certains pèsent plus de 150 kilos, sont considérés comme des héros nationaux – ils sont l'image du succès.

C'est une activité qui a accompagné le processus d'urbanisation. D'un côté, la *Laamb* s'est adaptée au développement sénégalais contemporain ; de l'autre, elle continue à faire palpiter les villages les plus reculés du pays. Dans les deux cas, la lutte n'a pas renoncé à la tradition : aussi bien dans le petit village que dans le grand stade de la capitale, le rituel conserve ses fondements, transmis de génération en génération. En entrant dans l'arène au son des percussions et du chœur à prédominance féminine, il est difficile de ne pas sentir une énergie puissante. Les lutteurs marchent d'un côté à l'autre, et à ce moment-là nous voyons la danse, le rythme qui saisit les corps. Chaque lutteur entre accompagné de son marabout, chef spirituel chargé de sa protection. Avec des gri-gri puissants, des potions magiques réparties dans différentes bouteilles, des animaux desséchés voire parfois vivants, du lait de chèvre et une dizaine d'objets divers, le marabout et ses assistants sont dans la lutte aussi. C'est un vrai travail d'équipe. Tandis que le lutteur affronte son adversaire corporellement, les marabouts se mesurent par le biais de la magie, mélangeant des potions, enterrant des objets, grattant la terre, évoquant des pouvoirs au rythme des coups. Le public participe activement au combat, les acclamant, criant, joignant ses gri-gri et son énergie aux lutteurs.

À travers l'Atlantique Noir, plusieurs luttes africaines comme la *Laamb* se sont adaptées et ramifiées en de nouvelles formes comme la *Ladja* en Martinique, la Capoeira au Brésil et tant d'autres, aujourd'hui enracinées dans ces contrées. Elles ont en commun de maintenir la polyrythmie et la mémoire re-signifiées dans la peau. *Laamb* et *Ladja* rythment les corps dans un dialogue entre la tradition et le monde contemporain. Dans ce champ du rituel et de la résistance prévaut une vision différenciée du temps : le temps du corps qui lutte en dansant.

















